



HAL
open science

De la ville aux champs : La transformation d'Aghmat (Maroc) entre les XIV^{ème} et XVI^{ème} siècles

Violaine Héritier-Salama, Chloé Capel, Abdallah Fili, Ron Messier

► **To cite this version:**

Violaine Héritier-Salama, Chloé Capel, Abdallah Fili, Ron Messier. De la ville aux champs : La transformation d'Aghmat (Maroc) entre les XIV^{ème} et XVI^{ème} siècles. Colloque 2015 de la MAE – Transitions historiques : rythmes, crises, héritages 2015, Jun 2015, Nanterre, France. hal-01632155

HAL Id: hal-01632155

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01632155>

Submitted on 17 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DE LA VILLE AUX CHAMPS

LA TRANSFORMATION D'AGHMAT (MAROC)

ENTRE LES XIV^e ET XVI^e SIECLES

Violaine Héritier-Salama*, Chloé Capel**, Abdallah Fili***, Ronald Messier****

Résumé

Aghmat fut une ville médiévale florissante, mais la crise politico-économique du Maroc au XIV^e siècle entraîna son abandon. Plus tard, au XVI^e siècle, c'est dans un tout autre schéma que la localité se redynamisa et acheva sa reconversion agricole, entre un éclatement de l'habitat et l'arrivée de nouvelles populations (une confrérie d'ascètes potiers et des immigrés fuyant les incursions portugaises). Entre-temps, une période floue pose la question de la transition entre deux systèmes socio-économiques. À l'échelle du Maroc, entre la chute des Mérinides et l'arrivée des Saadiens, cette période de crise du XV^e siècle est de manière générale mal connue. Marquée par l'éclatement du pouvoir central, une détérioration des villes et des difficultés économiques et militaires, elle est mal documentée par les textes. La fouille extensive des édifices du centre-ville médiéval d'Aghmat et de leurs niveaux d'abandon, confrontée aux rares sources écrites, permet de l'approcher localement. Avec la reconversion d'une ville, les auteurs entendent montrer la transition comme ce moment intermédiaire où de multiples facteurs et possibilités se croisent.

Mots-clés : ruralisation, crise, transformation spatiale, abandon, Soufis, archéologie urbaine, Maroc, Moyen Âge, époque moderne.

Abstract

Once a flourishing medieval town, Aghmat was abandoned because of the political and economic crisis in 14th-century Morocco. Later on, during the 16th century, the area once again became dynamic and achieved its agricultural reconversion with a very different pattern, including settlement scattering and the arrival of new protagonists (a brotherhood of ascetic potters, immigrants fleeing Portuguese incursions). Meanwhile, a confused period invites to question the transition between two socio-economic systems. On the scale of Morocco too, this crisis period of the 15th century between the fall of the Marinids and the coming of the Saadians is not very well known. Marked by the breakdown of the central power, the degradation of the towns and economic and military difficulties, it is not well documented. The extensive excavations of the Aghmat medieval centre buildings in their context of abandonment, along with scarce written sources, allow us to approach it at a local level. Through this reconversion of a town, the authors intend to show the transition as the intermediate moment when multiple factors and possibilities are combined.

Keywords: ruralisation, crisis, spatial transformation, abandonment, Sufis, urban archaeology, Morocco, Middle Ages, modern era.

* Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Maison Archéologie & Ethnologie René-Ginouvès, UMR 7186 LESC (Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative) ; Université Paris IV Sorbonne, UMR 8167 Orient et Méditerranée, Islam médiéval, Paris [violaine.heritier@wanadoo.fr].

** Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, Maison Archéologie & Ethnologie René-Ginouvès, UMR 7041 ArScAn (Archéologies et sciences de l'Antiquité), Nanterre [chloe.capel@gmail.com].

*** Université Chouaib Doukkali, laboratoire « Le Maroc et les Pays méditerranéens », El Jadida, Maroc [filimas@gmail.com].

**** Middle Tennessee State University, Murfreesboro TN, États-Unis [messier.ron@gmail.com].

INTRODUCTION

Majoritairement désertée dès la fin du XIV^e siècle, la ville d'Aghmat n'a plus jamais retrouvé la vitalité et le dynamisme économique et religieux qui avaient été les siens à l'époque médiévale. En effet, dès l'avènement de l'islam au Maghreb extrême, Aghmat a joué un rôle central dans l'islamisation du Haut-Atlas. Située au point d'intersection des routes caravanières, elle était le lieu de rencontre de commerçants et de savants venant du Maghreb, d'al-Andalus et d'Orient. Sa situation en plaine, au débouché de la vallée de l'Ourika, était aussi très favorable au développement précoce d'une agriculture irriguée de grande ampleur. Son rôle de capitale de l'Empire almoravide avant la fondation de Marrakech (vers 1070) confirma sa place dans la région, notamment comme point focal de la doctrine malékite¹ dans le projet d'expansion impériale almoravide. Mais si la fondation de Marrakech ne fit pas complètement perdre à la ville sa place religieuse, elle la priva définitivement des moyens de se développer. Après un certain dynamisme sous les Almohades et les premiers Mérinides, elle finit par sombrer dans la crise qui frappa l'ensemble du Maroc à la fin du XIV^e et au XV^e siècles². Au long éparpillement du pouvoir entre de multiples protagonistes (les derniers Mérinides, leurs successeurs Wattassides, les zaouïas³ et les tribus) et à l'insécurité qui en découla, s'ajoutèrent épidémies et catastrophes naturelles. Les conséquences furent dramatiques pour le commerce et le peuplement des villes. Enfin, les incursions ibériques sur les côtes marocaines sonnèrent le glas de l'indépendance de l'État central et favorisèrent l'émergence d'autres acteurs (des confréries sur les côtes, les Saadiens au sud), qui firent de cette lutte leur raison d'être. L'histoire du sud du *Maghreb al-Aqsa* entre le XIV^e et le XVI^e siècle reste méconnue en raison d'une grande pauvreté documentaire et historiographique⁴. Le projet archéologique d'Aghmat⁵ pourrait néanmoins éclairer localement cette phase cruciale de l'histoire du Maroc grâce aux informations fournies par la mise en oeuvre de fouilles extensives. Depuis 2005 ont ainsi été mis au jour un hammam du X^e siècle, la grande mosquée reconstruite au XII^e siècle, une *qubba*⁶ du XII^e siècle, la partie publique d'une demeure palatiale du XIII^e siècle, un habitat contemporain et deux citernes (fig. 1). Tous ces édifices qui constituaient le coeur de la ville ont été occupés et réaménagés au moins jusqu'au

¹ L'une des quatre doctrines de l'islam sunnite, majoritaire en Afrique du Nord depuis le Haut Moyen-Âge. Elle fonde son approche juridique sur la jurisprudence de la tradition prophétique, de la coutume médinoise et des coutumes locales.

² Sur l'histoire d'Aghmat et les premiers résultats des fouilles, voir ETTAHIRI *ET AL.* 2012.

³ Une zaouïa est une confrérie religieuse ou l'édifice qui l'abrite.

⁴ KABLY 1988 et ZBIRIA 1989 sont parmi les rares études approfondies sur cette période.

⁵ Projet de coopération maroco-américaine mis en place dans le cadre de la fondation Aghmat, en partenariat avec le ministère de la Culture marocain. Nous tenons à remercier ici les fondations Aghmat, Barakat, Jardin-Majorelle ; la direction du Patrimoine culturel et l'ambassade des États-Unis au Maroc ; les donateurs privés ainsi que les habitants d'Aghmat.

⁶ Fontaine à ablutions surmontée d'une coupole.

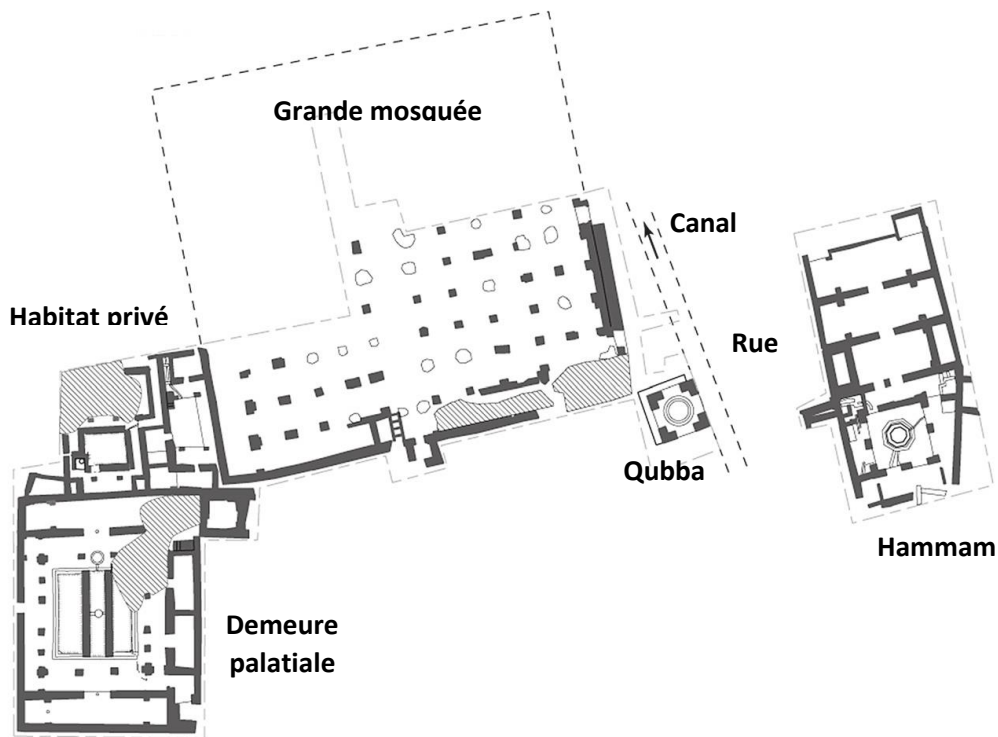


Fig. 1 - Plan des secteurs fouillés à l'issue de la campagne 2014
(relevé et DAO : Mission Archéologique d'Aghmat, S. Phillips et Chl. Capel).

XIV^e siècle. En documentant aussi les niveaux des XV^e et XVI^e siècles, nous avons pu saisir à la fois les moments d'apogée et d'abandon de la ville et approcher les modalités de sa reconversion agricole. Ce choix chronologique et spatial est une approche nouvelle en archéologie islamique au Maroc, les archéologues médiévistes procédant habituellement par sondages ou rasant les couches superficielles jugées trop récentes. De rares sources textuelles tardomédiévales⁷ et modernes viennent compléter ces données⁸. Elles laissent supposer que l'arrivée d'une confrérie soufie à Aghmat a été le moteur de la reprise agricole du XVI^e siècle, mais les modalités de son implantation restent floues. La part jouée par l'héritage médiéval de la ville, en particulier, reste à cerner, pour comprendre si cette reconversion agricole d'un espace urbain résultait d'un processus graduel, ou du remplacement de la population après un hiatus dans l'occupation des lieux. En nous efforçant de reconstituer le détail de cette période charnière dans l'histoire d'Aghmat, nous proposerons, sur la base de cet exemple, de ne pas voir la transition comme un processus linéaire de transformation, mais comme le moment où plusieurs dynamiques se croisent en laissant la porte ouverte à de multiples possibles.

⁷ IBN KHALDUN ; IBN AL-KHATIB.

⁸ LEON L'AFRICAIN ; *L'Afrique*.

LE DECLIN D'AGHMAT

La reconfiguration de la région de Marrakech à la fin du Moyen Âge

La région de Marrakech subit de plein fouet l'éclatement du pouvoir almohade au sein de la famille régnante, dont les alliances varient tantôt avec les tribus berbères, tantôt avec les tribus arabes ou les autorités religieuses locales. Même après l'unification de la région, les Mérinides délèguent largement leur pouvoir à certaines tribus. Après la mort du sultan Abû Inân (1358), la région sombre comme le reste de l'Empire dans une période trouble dont la documentation écrite ne permet pas de saisir les détails. La tribu Hintata du Haut-Atlas, force de frappe des Almohades avant son ralliement aux Mérinides, affirme son pouvoir sur Aghmat, Marrakech et sa région au début du XV^e siècle, avant de disparaître peu après⁹. La région se retrouve alors sous le poids de pouvoirs locaux, familles puissantes ou communautés religieuses. Aghmat est à plusieurs reprises le lieu d'affrontements liés à ces rivalités et elle en pâtit. Avec la disparition des Mérinides, la faiblesse de leurs successeurs Wattassides et le climat de crise généralisée, la ruralisation s'installe, les institutions des villes périclitent et le manque de sécurité porte le coup de grâce aux échanges commerciaux. On peut se demander dans quelle mesure Aghmat est alors abandonnée. En 1524, cependant, les Saadiens venus du Sous prennent Marrakech et en font leur capitale. Ils fondent leur légitimité sur la lutte contre les Portugais, avec le soutien de certaines confréries du sud et du célèbre marabout Al-Jazûlî. Parallèlement, de nouvelles zaouïas fleurissent dans la région, comme à Tamesloht¹⁰.

Les données archéologiques sur l'abandon du centre monumental d'Aghmat

Les fouilles archéologiques nous fournissent des informations inédites et détaillées sur la manière dont certains bâtiments du centre-ville médiéval ont été peu à peu abandonnés à partir du XIV^e siècle. Le récit du géographe Ibn al-Khatîb¹¹, qui visita la ville vers 1360, nous permet de préciser la chronologie de cette période de déclin. Il note en effet que la maison du gouverneur Mûsa ibn 'Alî al-Hantâtî (vassal des Mérinides), située derrière la grande mosquée, est abandonnée et en ruines, tandis que la mosquée est encore utilisée. Or la demeure palatiale mérinide fouillée en 2010 correspond bien à cette mention par sa localisation et ses caractéristiques. Avec sa cour rectangulaire à arcades entourant un bassin et deux jardins, sur laquelle s'ouvrent deux salons de réception, son plan rappelle, en plus petit, celui des palais andalous contemporains et la rattache aux élites dirigeantes de la ville¹². Son abandon précoce est confirmé par le matériel archéologique. À la même époque, le grand hammam public qui fait face à la mosquée est lui aussi abandonné, signe du délitement de la gestion urbaine. Ce départ des gouvernants est clairement programmé, car la demeure est méticuleusement vidée et nettoyée, ses portes murées. Les niveaux non perturbés de sédimentation éolienne et d'effondrement des toitures recouvrant les sols montrent qu'elle est véritablement désertée, à l'exception de quelques foyers de réoccupation. Installés directement sur les sols d'une pièce latérale et de la cour, ils résultent peut-être de la présence d'un gardien avant la condamnation définitive des portes. Ainsi, le départ de l'élite gouvernante s'est fait de manière organisée, avec le souci

⁹ DE CENIVAL 1937

¹⁰ KABLY 1986 ; PASCON (1977) 1983.

¹¹ IBN AL-KHATIB, p. 55-56.

¹² FILI ET AL. 2014.

certain de conserver le bâtiment intact et de le prémunir contre vols et intrusions. En demeurant vide et clos, l'édifice devait en un sens continuer à incarner l'autorité et le prestige dont il était doté auparavant.

Immédiatement au nord de cette demeure et accolée à la mosquée, une zone d'habitat en cours de dégagement a peut-être, à l'origine, constitué l'une des parties privées de ce « palais ». Elle en est toutefois clairement dissociée au XIV^e siècle et connaît une évolution bien différente, qui témoigne de l'appauvrissement graduel de ses habitants. L'édifice est séparé en deux entités indépendantes, autour d'un jardin à l'est et d'une cour à arcades à l'ouest. Cette partie forme alors une petite habitation autonome longuement occupée par la suite, à en juger par les nombreuses réfections du sol de la cuisine. Puis elle se dégrade au cours du XV^e siècle et les murs de pisé doivent être consolidés par des murets de briques de remploi. Côté jardin, des réaménagements sommaires sont effectués pour en faciliter l'arrosage. Ces investissements grossiers témoignent du caractère modeste mais non anecdotique de cette occupation tardive. Puis, parallèlement à la dégradation des élévations, potentiellement volontaires, et après un laps d'abandon attesté par un fin niveau de sédimentation éolienne, des banquettes de briques témoignent d'activités artisanales non identifiées. Des céramiques présentes dans ce niveau permettent de situer ces activités au moins au début du XVI^e siècle. Les premières récupérations de matériaux ont lieu parallèlement. Quelques foyers témoignent enfin de réoccupations résiduelles qui s'étalent durant tout le XVI^e, et peut-être les XVII^e-XVIII^e siècles, tandis que les élévations s'effondrent peu à peu. Le fait que les portes d'accès aient été murées ici aussi n'a, semble-t-il, pas été très efficace.

Il se dessine donc dans l'évolution de cette portion de quartier un changement progressif de population qui contraste avec le départ des élites, soit que des habitants plus pauvres soient venus remplacer les habitants aisés du XIV^e siècle, soit que la fortune de ceux-ci ait peu à peu périclité en raison de la conjoncture défavorable. Le centre-ville n'est donc pas déserté du jour au lendemain, mais change lentement de visage jusqu'à n'être plus fréquenté que sporadiquement.

Le complexe religieux associant la grande mosquée et une *qubba* est encore bien actif au milieu du XIV^e siècle, même si la *madrasa* (école coranique) qui le complétait semble déjà abandonnée¹³. Notre écrivain voyageur, en effet, n'en fait aucune mention alors qu'il décrit longuement la mosquée et la *qubba*, en insistant sur leur valeur patrimoniale. La mosquée du vendredi, édifiée au XII^e siècle¹⁴, résultait selon lui de réaménagements et d'agrandissements successifs témoignant du dynamisme de la ville médiévale (ce que l'archéologie confirme). Lorsqu'il visite la ville, elle est devenue trop grande pour la population et souffre d'un défaut d'entretien, ce qui peut s'expliquer par le départ précoce des élites. Elle conserve pourtant sa fonction jusqu'au XV^e siècle. La grande salle de prière délabrée est alors réduite à une salle barlongue d'une seule travée le long du mur de la *qibla*, en conservant le *mihrab* d'origine¹⁵. Une cellule comportant un foyer lui est accolée à l'ouest et peut être interprétée comme la loge d'un imam ou d'un ascète. Ces constructions auxquelles on accède par la salle de prière en ruines sont sommaires et emploient

¹³ De fondation mérinide, elle n'est plus mentionnée à partir du milieu du XIV^e siècle et n'a donc, à priori, que très peu servi.

¹⁴ AL-MASMUDI, p. 44 ; AL-TADILI, p. 114, 149 ; AL-BAYDAQ, p. 30.

¹⁵ Le mur de la *qibla* indique dans une mosquée la direction de la prière vers la Mecque, au sud-est, et comprend en son milieu une niche, le *mihrab*.

des matériaux de l'édifice lui-même. Elles montrent les efforts faits par une population clairsemée pour maintenir la fonction d'un lieu dont l'importance est religieuse et historique. C'est là en effet qu'ont été formés de nombreux lettrés et ascètes soufis de l'Occident musulman médiéval, comme les chroniques du *Tashawnuf* le décrivent¹⁶. L'un d'eux, Luqmân ibn 'Alî, a même son tombeau accolé au mur de la *qibla*, précisément derrière la salle de prière tardive¹⁷. La symbolique du lieu explique donc sa survivance autant que son utilité rituelle et communautaire.

De même, l'étude archéologique de la *qubba* a montré que cette fontaine destinée aux ablutions a été soigneusement restaurée au XIV^e siècle, alors même que la ville déclinait, et préservée durant le XV^e siècle. Il est possible que la qualité de sa construction ait permis de la faire fonctionner moyennant peu d'entretien, contrairement à la mosquée. La succession des niveaux de circulation révèle en outre une longue fréquentation du quartier tout au long de l'époque moderne, cette zone de passage survivant bien après le pôle religieux.

L'arrivée progressive des sépultures marque cependant le déclassement inexorable du quartier. Elles surgissent dès l'abandon principal des édifices, à la fin du XIV^e siècle pour le hammam et dans le courant du XV^e siècle pour la mosquée ; elles sont alors installées sur les sols médiévaux. Elles s'échelonnent ensuite dans les niveaux d'effondrement des élévations. Il est notable qu'à l'échelle du secteur fouillé, les inhumations ne concernent que les lieux publics et n'affectent pas l'habitat privé. Aucune n'est postérieure au XVI^e siècle : des cimetières structurés se créent alors un peu plus au nord, dans les décombres de la ville médiévale.

Un centre-ville marginalisé mais une localité non désertée

La diminution de la fréquentation et de l'occupation du centre-ville médiéval est donc très progressive, avec différentes modalités de réoccupation des édifices durant les xve-xvie siècles, ponctuelles ou non, qui n'aboutissent jamais à une désertion totale. Ces « squats » tardifs, comme les sépultures, sont la marque d'une fréquentation sporadique et de la proximité d'un habitat modeste. Ils sont les signes d'une période de flottement, d'incertitude, où des gens passent, restent, s'en vont, mais où, en termes d'héritage, les édifices sont encore debout et (ré)utilisables. Ils sont réinvestis avec pragmatisme, mais aussi avec une certaine continuité effective de leur statut. La différenciation privé/public est visible dans la répartition des sépultures et dans la condamnation sélective des portes. Les édifices directement liés au pouvoir (le palais et le hammam) sont abandonnés en premier, tandis que les autres édifices sont occupés dans la durée. Le pôle religieux, lui, se démarque de ce schéma et la question de la *madrasa* non délogée jusqu'alors se pose. Cette période d'abandon très graduel – le processus s'étale sur près de deux siècles – se caractérise par le fait que les habitants et visiteurs conservent visiblement le souvenir du quartier tel qu'il était à l'époque médiévale. Désormais suffisamment peu fréquenté pour que l'on y installe des sépultures, le quartier se dégrade néanmoins de manière irréversible. Cela finit par entraîner son abandon et la prégnance des lieux s'efface peu à peu. C'est ainsi qu'au cours du xvie siècle, le hammam est réinvesti comme atelier de potiers et que le quartier change de fonction au sein d'une nouvelle dynamique de la localité. Les usages de la ville et son économie vont être durablement transformés.

¹⁶ Pas moins d'une vingtaine d'ascètes d'Aghmat sont rapportés par Al-Tâdilî.

¹⁷ AL-TADILÎ, p. 113-115.

L'arrivée de Soufis et la reconversion du hammam en atelier de potiers

Si le soufisme est un courant spirituel remontant au moins au XII^e siècle au Maroc¹⁸, les débuts de l'époque moderne sont marqués par une multiplication particulière de ses adeptes. En offrant des alternatives à une pratique lettrée de l'islam par une expérience mystique qui permet un accès direct à Dieu, les Soufis rencontrent un fort succès en milieu rural¹⁹. L'aspiration des mystiques à la tranquillité, la marginalité et l'humilité les amène à y établir volontiers leurs *zaouïas*²⁰. Les travaux manuels et la production de leur propre nourriture sont alors intégrés dans leur pratique religieuse²¹.

Leur présence est attestée dès l'époque médiévale à Aghmat, une *zaouïa* y étant fondée à la fin de l'époque almohade. Le texte d'Al-Tâdilî raconte notamment comment ils se rencontrent pour discuter autour de la grande mosquée²². Les notices de ce recueil consacré aux soufis des XII^e et XIII^e siècles nous montrent la vitalité intellectuelle du lieu où se croisent des savants aux origines géographiques et sociales variées et toutes sortes de professions. Un certain Abû Y'âqûb al-Murâdî d'origine andalouse est, par exemple, à la fois imâm à la mosquée et tailleur ; il ne vit que des revenus de son travail²³. Simplicité de vie et travail manuel pouvaient donc déjà être associés à la pratique mystique et à la science religieuse, mais beaucoup n'en demeuraient pas moins des intellectuels au sens courant du terme, faisant métier de leur science.

Associé à l'intérêt massif des mystiques pour les marges et au refus d'une vie qui ne serait qu'intellectuelle ou spirituelle, le remplacement d'une pratique lettrée de l'islam par une mystique accessible à tous constitue un véritable tournant au début de l'époque moderne. Malgré sa déchéance en tant que cité, Aghmat continue ainsi d'être l'un des pôles religieux de la région. Un voyageur espagnol du début du XVI^e siècle²⁴, Luis del Mármol Carvajal, y mentionne la présence de Soufis. Il décrit une localité dévastée par les troubles politiques de l'époque mérinide²⁵, « abandonnée aux bêtes sauvages²⁶ ». Les résultats des fouilles concordent avec ce texte sur l'aspect de champ de ruines que devait avoir la ville au début du XVI^e siècle. Quelques données issues de prospections de surface attestent toutefois l'existence d'une zone d'habitat moderne dans la partie orientale de la ville, tandis que le quartier artisanal médiéval, au sud-est, est abandonné. Le voyageur indique bien, d'ailleurs, que l'endroit n'est pas déserté, et précise : « le palais est habité par des mystiques de la tribu des Masmouda qui vivent une vie d'ascètes. C'est la raison pour laquelle quelques habitants sont restés dans cette ville, tant ils les respectaient, et parce qu'ainsi les habitants de Marrakech et les Arabes ne les dérangent pas. La plupart d'entre eux travaillent dans les jardins, fabriquent de la poterie ou cultivent les champs. Ils ont établi leurs habitudes dans cet endroit depuis que les *chorfa* [Saadiens] ont

¹⁸ FERHAT 1993 ; 1998.

¹⁹ Pour l'Ifrîqiya, voir ALOUANI 2008 ; 2010.

²⁰ PASCON (1977) 1983, p. 256.

²¹ AL-TADILÎ, p. 110-113 ; Ferhat 1997.

²² AL-TADILÎ, p. 150.

²³ *Ibid.*, p. 302, 303.

²⁴ Ouvrage achevé en 1523

²⁵ Les murailles et de nombreuses maisons auraient été détruites à cette occasion

²⁶ LEON L'AFRICAIN, p. 137 ; *L'Afrique*, p. 60.

pris le pouvoir [1511 au sud du Maroc]²⁷ ». Or, d'après les résultats des fouilles, la partie publique du palais est exempte d'une réoccupation moderne. L'habitat qui lui est attenant en présente toutefois plusieurs indices. Ils pourraient éventuellement correspondre à la présence des Soufis : le jardin intérieur continue à être cultivé et la cour nord abrite une hypothétique structure de séchage.

Mais c'est surtout la reconversion du hammam médiéval en atelier de potiers qui permet de faire le lien entre ce texte et les vestiges mis au jour. Situé en face de la mosquée et conservé en élévation jusqu'à nos jours, il constituait un lieu idéal pour l'installation d'une telle activité. Avec ses trois salles voûtées en pierre, il excédait même les besoins de ces nouveaux artisans. Ces derniers n'ont pleinement réinvesti que la salle froide, en réutilisant l'une des citernes et en dégagant le sol des remblais de deux siècles d'abandon. Des murets permirent de cloisonner l'espace et des bacs à argile furent installés. De gros galets présentant de nombreuses traces de girelles et des plateaux destinés au séchage ont été retrouvés sur le sol, ainsi que des tournassins, des ébauches en argile et des ratés de cuisson, ce qui permet de comprendre l'ensemble du mode opératoire. Les vases étaient ainsi façonnés dans cette salle, fraîche en été et bien isolée en hiver, tandis que la cuisson était réalisée à l'extérieur, dans de larges fosses creusées dans les remblais du vestibule effondré. D'après ce que l'on sait de l'organisation des villes de l'Occident musulman médiéval, l'installation de métiers polluants comme la poterie n'aurait pas été envisageable en centre-ville²⁸ ; le quartier est donc devenu périphérique. Que ce soit en réoccupant un habitat vétuste ou en pratiquant la poterie, les soufis choisirent donc de s'établir à la marge du bourg moderne d'Aghmat, en accord avec la frugalité de leur pratique religieuse, mais aussi dans un lieu à forte charge religieuse, près de l'ancienne mosquée du vendredi.

Aghmat, foyer soufi séculaire entre rupture et héritage

Le XVI^e siècle est ainsi à Aghmat une période où de nombreux éléments de rupture se mêlent à la préservation d'un héritage certain de l'ancienne ville. Foyer du soufisme et du malékisme au Maroc durant tout le Moyen Âge, il n'est pas étonnant que l'on y retrouve des Soufis, en particulier dans le quartier où le souvenir de cet âge d'or intellectuel et religieux était le plus présent. Mais le changement d'édifice qui découlerait de l'abandon supposé de la *madrassa* est-il le signe d'une discontinuité de leur présence en ces lieux ? La cellule installée dans la mosquée au XV^e siècle peut éventuellement constituer un épisode intermédiaire. À l'échelle de la ville, la topographie médiévale du sacré continue à faire sens, avec les nombreuses tombes de saints que les voyageurs venaient visiter. Un texte tardif mentionne ainsi le pèlerinage qu'y a effectué le sultan saadien Al-Mansûr (ayant régné de 1578 à 1603)²⁹ et la ville s'enrichit de nouveaux mausolées³⁰. Il est toutefois peut-être hasardeux d'y voir un lien avec la présence de soufis.

Il est donc assez difficile de saisir précisément les modalités de survivance de cette organisation au XV^e siècle ou de sa possible recreation. La pratique mystique elle-même est bien différente et le caractère désormais rural d'Aghmat correspond à un nouveau public. Le texte de Mármol témoigne du lien particulier qui existe entre la population locale et la

²⁷ L'Afrique, p. 61.

²⁸ FILI ET RHONDALI 2003.

²⁹ AL-NASIRI, t. 5, p. 167.

³⁰ HADIDA ET AL. SAÏDI ; certains de ces tombeaux font encore de nos jours l'objet d'un culte et nombreuses sont les tombes de saints *aghmatyun* localisées par la tradition orale.

communauté soufie, sa présence assurant une certaine sécurité autant sur le plan pratique que spirituel. Les Soufis ont en effet certainement pris position, en s'installant dans la ville désertée par les Mérinides, dans les luttes régionales qui ont embrasé la région dès la fin du XIV^e siècle. Plus tard, sur les côtes, d'autres confréries soufies organiseront la défense du territoire face aux incursions ibériques, palliant les manques d'un pouvoir étatique instable. Si la zaouïa *aghmatiya* ne prit aucune part directe à ces actions, il est probable qu'elle profita de leur renommée, qui participa à favoriser l'adhésion populaire et rurale pour cette philosophie.

Par ailleurs, la technique employée pour la fabrication des poteries de l'atelier du hammam est très différente de celle des productions médiévales. Que ce soit en termes de pâte, de décor, de forme ou de façonnage, les deux productions s'opposent en tout. Les céramiques médiévales pouvaient par exemple présenter des décors peints ou glaçurés ; elles étaient parfaitement tournées et répondaient à une demande urbaine variée (vaisselle commune ou de service). Au contraire, à l'époque moderne seules des productions communes non glaçurées sont fabriquées, avec parfois de simples motifs incisés. Les pièces sont montées à la tournette (tour simple) et non pas au tour rapide. Si l'on peut arguer d'un certain héritage médiéval spirituel dans la zaouïa moderne, il n'y a en revanche aucune transmission technique dans l'artisanat. On peut aisément l'expliquer par le fait que les potiers du XIV^e siècle ont dû quitter Aghmat en même temps que la plupart des citadins lors du déclin économique de la ville. Les Soufis, quant à eux, ne se seraient initiés que plus tard à cet artisanat, lorsque l'activité manuelle est devenue partie prenante de la pratique mystique, tout en leur permettant de vivre de manière autonome. Tout le matériel trouvé pour cette période lors des fouilles ou des prospections témoigne également d'une césure technique évidente³¹. Il s'agit d'un phénomène qui se retrouve éventuellement dans les modes de construction et se situe dans une évolution plus globale de la culture matérielle locale.

La présence soufie à Aghmat s'inscrit donc dans un contexte tout autre que celui de l'âge d'or intellectuel de la ville, aux XII^e-XIV^e siècles, et répond à des besoins radicalement différents. Soumise à des crises politiques et économiques majeures, la période moderne se caractérise en effet par un retrait progressif de l'autorité centrale et une grande insécurité dans les campagnes. Les zaouïas ont alors, dans une certaine mesure, représenté un recours à la fois matériel et moral pour la population rurale. Le texte de Mármol le souligne bien dans le cas d'Aghmat où l'impact de la crise urbaine a visiblement été décisif.

Le terroir : de profonds changements socio-économiques

Que peut-on dire à présent du reste de la population, si l'on sort de la focale du quartier fouillé ? L'existence et la taille de l'atelier du hammam attestent tout d'abord un débouché économique et donc un certain dynamisme. Le texte de Mármol précisait qu'une partie des habitants était restée après l'abandon de la ville et les résultats des fouilles tendent à confirmer la proximité d'un habitat aux XV^e et XVI^e siècles. La population susceptible d'acheter ces produits est en outre rurale et modeste.

De plus, la toponymie de deux douars (hameaux) actuels fournit les indices d'une immigration depuis la plaine de Doukkala (*Ait Doukkala*, au sud de l'ancienne ville, et *Idghouren*³², accolé à l'ouest de l'enceinte médiévale, alors effondrée). Ces installations

³¹ Un autre indice de production de céramique contemporaine et similaire a été retrouvé plus au nord.

³² Mention d'un groupe *dghoughi* dans la plaine de Doukkala dans AL-TADILI, p. 30, 78, 224, 247.

s'insèrent dans une vaste migration de populations fuyant les côtes soumises aux incursions portugaises au début du XVI^e siècle³³. Un autre toponyme, Qarya, en dehors de l'enceinte médiévale, se traduit par « village ». À partir du XIV^e siècle, le terme concurrence parfois dans les sources celui de *madina* (ville) pour qualifier Aghmat³⁴. Enfin, des prospections pédestres ont livré plusieurs indices d'établissements modernes disparates, au sein de l'enceinte médiévale comme aux alentours. S'il est difficile de situer exactement dans le temps ces traces d'occupation, elles permettent globalement de comprendre, à partir des deux exemples doukkaliens bien attestés, que le peuplement rural moderne s'est stabilisé sur un modèle éclaté en douars, qui se dissocie nettement de l'organisation de la ville médiévale. Le quartier étudié, avec ses métiers polluants et l'invasion durable des cimetières, a acquis alors un caractère périphérique par rapport à ces nouveaux habitats.

Par ailleurs, la présence d'anciens canaux de dérivation alimentant la ville et son terroir au Moyen Âge³⁵ a dû participer à l'attractivité du territoire, lorsque ces groupes d'immigrés ont cherché un lieu où se fixer et pratiquer l'agriculture³⁶. Quand bien même ils auraient été dégradés par l'abandon (ce qui n'est pas certain), leur restauration constituait un effort minime par rapport au creusement de nouvelles infrastructures. On peut en outre penser que le départ des citadins a laissé disponible une quantité d'eau non négligeable, qui dépassait très probablement les besoins de la frange de population restante. Enfin, à l'installation du douar d'*Idghouren* correspond celle d'une source, dont la galerie drainante profite du fossé de l'ancienne ville. Elle est à notre sens le signe certain d'une remise en valeur agricole du territoire. On peut éventuellement voir dans cette création hydraulique le signe des difficultés rencontrées par les immigrés dans l'accès aux ressources hydriques, mais il s'agit plus probablement d'un complément destiné à exploiter plus intensivement une portion du terroir. En effet, les sources n'étant pas en eaux au même moment que l'oued, leur usage ne se substitue pas à celui des canaux de dérivation.

Le caractère agricole de l'Aghmat moderne étant établi, le problème réside essentiellement dans le fait de savoir s'il y a eu une césure au XV^e siècle dans cette pratique. L'évolution du quartier étudié, très graduelle, peut laisser supposer que le recours à la terre s'est effectué progressivement et non massivement, à peine le déclin de la ville amorcé. La véritable reprise, quant à elle, ne semble avoir eu lieu qu'au XVI^e siècle, lorsque les ponctions ibériques sur les plaines céréalières côtières font augmenter la demande en grain au Maroc. De l'eau, de l'espace, de nouveaux bras et une demande accrue : au début du XVI^e siècle, tout favorisait cette reprise agricole à Aghmat. Sur la longue durée, on serait ainsi passé d'un terroir nourrissant une population urbaine et commerçante, avec une arboriculture variée caractérisée par un circuit court³⁷, à une exploitation plus ciblée alliant céréales et oliviers, insérée dans des circuits plus longs (comme cela était le cas jusqu'au début du XX^e siècle). L'évolution des mentions d'espèces entre le Moyen Âge et

³³ Voir par exemple la déportation des populations de Doukkala à Fès par le pouvoir wattasside (LEON L'AFRICAIN, p. 597). Il n'y a pas, à notre connaissance de trace d'une telle implication du pouvoir dans le cas d'Aghmat. Voir également BENHIMA 2003, p. 95 et sq. ; 2008.

³⁴ Ibn Khaldûn, p. 213.

³⁵ Deux oueds traversant la ville sont cités entre autres dans AL-BAKRI, p. 153, et AL-IDRISI, p. 139, mais il s'agit de dérivations artificielles de l'oued Ourika. L'un d'eux, retrouvé lors de la fouille de la *qubba*, est un canal maçonné au moins depuis le XII^e siècle (fig. 1).

³⁶ Les relations sont anciennes entre la ville d'Aghmat et la région de Doukkala, qui représente son ouverture sur l'Atlantique (AL-BAKRI, p. 86, 153 ; AL-TADILI, p. 146).

³⁷ Voir MADANI 2009 pour l'économie entre ville et arrière-pays au Maghreb médiéval.

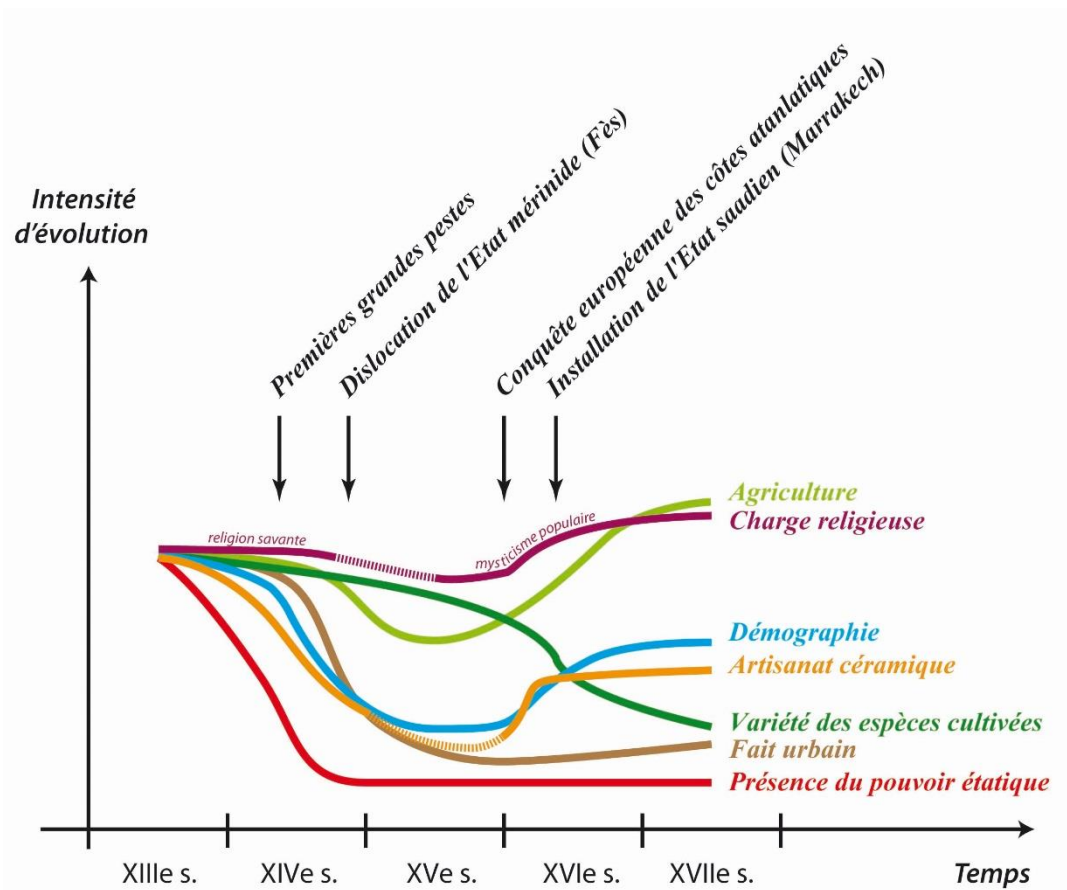


Fig. 2 - Tentative de schématisation des différentes dynamiques de la transformation d'Aghmat (Mission Archéologique d'Aghmat, Chl. Capel et V. Héritier-Salama).

le XVIII^e siècle, dans le corpus des sources étudiées, tend à corroborer cette hypothèse, qui demanderait confirmation par l'étude d'un corpus plus large.

En sécurisant le lieu – l'une des conditions essentielles à l'agriculture en ce début de XVI^e siècle –, en cultivant eux-mêmes la terre et en produisant des céramiques, les Soufis ont, d'une certaine manière, participé à cet essor agricole et au dynamisme de la localité. Leur implication n'est toutefois pas aussi décisive qu'aurait pu le laisser penser la place de l'agriculture dans la mystique soufie ou leur rôle potentiel d'arbitres dans les conflits en lieu et place de l'autorité centrale. Nous n'avons en effet aucune donnée laissant supposer un réel contrôle de l'eau ou du territoire par les mystiques³⁸. Il faudrait donc plutôt parler de complémentarité, entre une philosophie « dans l'air du temps » qui faisait probablement fortement écho aux préoccupations des habitants, leur présence sécurisante et la vitalité agricole du lieu qui fournissait les débouchés économiques nécessaires à leur production.

CONCLUSION

En guise de conclusion, un schéma (fig. 2) tente de reconstituer la manière dont la ville médiévale s'est peu à peu muée en bourg rural dynamique et dispersé, préfigurant une disparition totale sous la surface des champs. Il s'attache à défaire l'écheveau de cette

³⁸ C'est le cas dans l'exemple voisin de Tamesloht : PASCON (1977) 1983, p. 263-291.

mutation en isolant différents champs du social, afin de suivre leur évolution à partir de l'instantané du milieu du XIII^e siècle, lorsque la ville médiévale est encore florissante. Le fait qu'il ait fallu remonter jusqu'à cette date, alors que notre exposé se concentre sur le XIV^e siècle, est déjà significatif de la difficulté qu'il y a à périodiser et, surtout, à définir le début ou la fin d'une transition. Les différents fils ainsi déliés illustrent différentes dynamiques à l'oeuvre dans la transformation d'Aghmat à plus ou moins long terme, d'après les hypothèses que nous avons formulées. Les pointillés désignent une mutation radicale de certains faits observés. Enfin, différents événements survenus à l'échelle régionale permettent de faire le lien avec l'histoire générale du Maroc. Il en résulte, à notre sens, un éclairage intéressant sur la manière dont le terme de transition peut véritablement faire sens pour désigner la façon dont, effectivement, certains champs du social subissent une mutation plus accentuée à un moment donné. Mais ce schéma montre aussi comment la transition se fait en deux temps, laissant dans l'intervalle une période qui demeure largement floue malgré nos efforts de reconstitution. Faute de données le concernant, et en raison du recul démographique, nous ne pouvons qu'approcher le fameux XV^e siècle – mais on sait à présent qu'il ne correspond pas à une désertion totale d'Aghmat. Il constitue un moment particulier, où Aghmat n'est déjà plus une ville, mais pas encore le centre d'un bourg rural dynamique, où les monuments non entretenus continuent à faire sens pour les habitants. C'est par ce biais qu'ils peuvent constituer ensuite un héritage symbolique lorsque les Soufis s'installent en ces lieux. Mais dans l'intervalle, rien n'est encore joué, et tout paraît possible : que se serait-il passé, par exemple, si ces Soufis n'étaient pas venus plus tard s'implanter ici ou si les Ibériques n'avaient pas attaqué et pillé les côtes atlantiques ? La transition peut ainsi se voir ici comme un horizon des possibles, où de multiples facteurs se croisent avec, parfois, des temporalités différentes, amenant certaines formes sociales à se défaire et d'autres à se construire.

Bibliographie

Sources

- AL-BAKRI, *Al-mughrib fi dbiker bilad ifriqiya wa al-maghrib*, Bagdad, Librairie Al Muthana, (XI^e siècle) s.d.
- AL-BAYDAQ, *Akbbar al-mabdi Ibn Tumart*, Rabat, Imprimerie Royale, (XII^e siècle) 2004.
- AL-IDRISI, *La Première Géographie de l'Occident* (trad. Chev. Jaubert, éd. H. Bresc et A. Nef), Paris, Flammarion, (XII^e siècle) 1999.
- AL-MASMUDI, *Kitab al-qibla*, in Rius M., *La Alquibla en al-Andalus y al-Magrib al-Aqsha*, Barcelone, Institut Millás Vallicrosa d'Història de la Ciència Àrab, (XIV^e siècle) 2000.
- AL-NASIRI, *Kitab al-istiqa*, t. 5 et 8, Casablanca, Dâr el-Kitâb, (fin XIX^e siècle) 1954.
- AL-TADILI, *Al-tashannuf ila rijal al-tashannuf*, Rabat, Éd. de la faculté des Lettres et Sciences humaines, (2^e moitié du XIII^e siècle) 1997.
- IBN AL-KHATIB, *Nufadat al-jirab fi 'ulalat al-ightirab*, Casablanca, Dâr al-naşr al-maghribiya, (2^e moitié du XIV^e siècle) 1985.
- IBN KHALDUN, *Kitab al-'Ibar*, 4, Beyrouth, Dar al-kutûb al-'ilmiya, (2^e moitié du XIV^e siècle) 2000.
- L'AFRIQUE : L'Afrique de Marmol, de la trad. de Nicolas Perrot sieur d'Ablancourt*, Paris, L. Billaine, (2^e moitié du XVI^e siècle) 1667, 3 vol.

LEON L'AFRICAIN, *Wasf ifriqiya wa al-maghreb wa al-andalus* (trad. Ḥajjī Muḥammad, Muḥammad al-Aḥḍar), Beyrouth, Dār al-Gharb al-Islāmī, (1^{re} moitié du XVI^e siècle) 1980.

Études

ALOUANI S. (2008), « Diffusion du *tasawwuf* chez les tribus nomades de l'intérieur de l'Ifriqiya entre le XII^e et le XV^e siècles et naissance des tribus maraboutiques », *Al-Andalus-Maghreb*, 15, p. 5-29.

— (2010), *Tribus et marabouts. A'rab et walaya dans l'interieur de l'Ifriqiya entre le VI^e/XII^e et le XII^e/XVIII^e siecles*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica.

BENHIMA Y. (2003), *Espace et société rurale au Maroc médiéval. Stratégies territoriales et structures de l'habitat : l'exemple de la région de Safi*, Thèse de doctorat, Université Lumière Lyon 2.

— (2008), *Safi et son territoire, une ville dans son espace au Maroc (11^e-16^e siècle)*, Paris, L'Harmattan (coll. Villes, histoire, culture, société).

CENIVAL P. DE (1937), « Les émirs des Hintata, "rois" de Marrakech », *Hespéris*, 34, 4, p. 245-257.

ETTAHIRI A ., FILI A . ET VAN STAEVEL J.-P. (2012), « Nouvelles recherches archéologiques sur la période médiévale au Maroc », in Sénac P., éd, *Histoire et archéologie de l'Occident musulman (VII^e-XV^e siècles) : Al-Andalus, Maghreb, Sicile, Actes de la réunion des 20-25 sept. 2010*, Toulouse, CNRS – Université Toulouse Le Mirail (coll. Villa, 4 ; Méridiennes, série Études médiévales ibériques), p. 157-181.

FERHAT H. (1993), *Le Maghreb aux XII^e et XIII^e siècles. Les siècles de la foi*, Casablanca, Wallada.

— (1997), « Frugalité soufie et banquets de zaouyas : l'éclairage des sources hagiographiques », *Médiévales*, 33, p. 69-79.

— (1998), « Saints et pouvoir au Moyen Âge au Maghreb, entre le refus et la tentation », in Kerrou M., éd., *L'Autorité des Saints : perspectives historiques et socio-anthropologiques en Méditerranée occidentale*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, p. 239-247.

FILI A. ET RHONDALI A. (2003), « L'organisation des activités polluantes dans la ville islamique : l'exemple des ateliers de potiers », in *La Ciudad en al-Andalus y el Magreb : II Congreso internacional, Algeciras, 26-28 nov. 1999*, Grenade, Fundación El Legado Andalusi, p. 657-672.

FILI A., MESSIER R., CAPEL CHL. ET HERITIER-SALAMA V. (2014), « Les palais mérinides dévoilés : le cas d'Aghmat », in Lintz Y ., Déléry C. et Tuil-Lionetti B ., éd., *Maroc medieval : un empire de l'Afrique a l'Espagne*, Paris, Louvre Éditions – Hazan, p. 446-450.

HADIDA A. ET AL SAÏDI H. (S. D.), *Rijalat aṣ-ṣalah wa al-mu'asasat al-'ilmiya wa al-basaniya*, Marrakech, Imprimerie nationale.

KABLY M. (1986), *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du Moyen Age*, Paris, Maisonneuve et Larose.

— (1988), « Espace et pouvoir au "Maroc" à la fin du Moyen Âge », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 48-49, p. 26-37.

MADANI T. (2009), « De la campagne à la ville : échanges, exploitation et immigration dans le Maghreb médiéval », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 126, URL : <http://remmm.revues.org/6413>, mis en ligne le 15 déc. 2012, consulté le 4 mars 2016.

PASCON P. ([1977] 1983), *Le Haouz de Marrakech*, Rabat-Paris, Inav-CNRS.

ZBIRIA F. (1989), *La Crise marocaine à la fin du Moyen Age : milieu du XIV^e – milieu du XVI^e siècle*, Thèse de doctorat, Université Bordeaux 3 Montaigne.